

La Belle Image, coll. La Brune, éditions du Rouergue, 2013

(sortie : septembre 2013).

Réception presse, radio, internet



Du temps de leur splendeur, ils formaient un couple formidable. Appartement dans les beaux quartiers, grosse voiture, nuits en boîte. De l'argent par brassées, à le croire inventé pour eux. Lui gagnait en un mois plus que son père en un an. Et ça lui semblait juste.

C'était les riches heures de l'immobilier, et ils en ont bien profité. Mais cet été-là, le faste n'est plus qu'un souvenir. L'imposture a fait long feu. Il n'y a plus que le scandale à la Une des journaux, trop heureux de tenir un symbole des dérives de l'époque.

Alors, en attendant, ils daquent leurs derniers euros au hasard de vacances étouffantes sur la Côte d'Azur. Et dans les odeurs de crème solaire, le couple formidable joue à quitte ou double, dans un crescendo implacable.

Après une école de commerce, Claire Gallien entre au Centre de formation des journalistes (CFJ) et intègre à sa sortie l'AFP, où elle est notamment correspondante à Berlin et à Washington, spécialisée dans les questions économiques. Elle vit aujourd'hui à Bruxelles. Son premier roman s'inspire de la folie immobilière et de la crise qui s'en est suivie.

Presse écrite, quotidiens, hebdomadaires, magazines, revues :

. Jean-Claude Perrier, « Double peine », *Livres Hebdo*, n° 956, 31 mai 2013 :

« Ainsi que l'auteur s'en explique dans la postface qu'il a estimé nécessaire d'ajouter à son texte, *La Belle Image*, septième roman d'Arnaud Rykner chez le même éditeur, au Rouergue (« La Brune »), « n'est pas un livre social, encore moins politique ». Et « il ne veut pas donner de leçon ». C'est cependant un livre engagé, au sens plein du terme. Vraie et fausse à la fois, née d'un point de départ authentique - Rykner a lui-même entretenu une correspondance avec un prisonnier, dont il cite, avec son accord, quelques extraits -, cette histoire est avant tout celle de la révolte d'un écrivain contre le sort réservé à un individu confronté à d'autres individus, qui forment ce qu'on appelle communément « la société ». Laquelle n'intéresse pas Rykner, dit-il. Lui, ce qui le passionne, c'est la psychologie de ses personnages, se glisser dans leur tête et dans leur peau. Formidable privilège du romancier, souffrance aussi, apparemment, et

perpétuel questionnement. Rykner est un écrivain au cutter, qui va au cœur des choses sans effets de manches. Après avoir effectué sept ans et demi d'emprisonnement (sur quinze), suite à une tentative de meurtre sur sa femme infidèle qui menaçait de le quitter, lui qui l'aimait d'un amour fou, absolu, destructeur, A. sort de prison, en liberté conditionnelle. Professeur, il a profité de son séjour derrière les barreaux pour se lancer dans la rédaction d'une thèse de littérature, faisant ainsi la connaissance d'un universitaire, son directeur, avec qui s'est noué un lien fort. Non point l'un de ces « visiteurs de prison » professionnels et confits en compassion, simplement un homme face à un autre homme. Une correspondance s'en est suivie, où A. a peu à peu livré des bribes de son histoire. Leur relation épistolaire (puis réelle) s'est poursuivie après sa sortie, où A. exprime son angoisse face à sa « liberté » recouvrée, à la suspicion dont on l'entoure quand même un peu dans son village. Mais le point capital, c'est savoir si l'Éducation nationale acceptera de le réintégrer, lui permettant ainsi de se réinsérer dans la société, ou bien, dans le cas contraire, le condamnera à demeurer gratte-papier dans un bureau quelconque. Une espèce de double peine. D'où cette interrogation, très perturbante : A. est-il vraiment plus libre aujourd'hui *dehors* que *dedans* autrefois? Toujours sur le fil du rasoir, Arnaud Rykner signe un roman bref et dépouillé, qui, une fois lu, recèle encore pas mal de secrets. Tout comme les deux individus qu'il a élus, à la fois protagonistes et narrateurs.

. Franck Mannoni, « *La Belle Image* d'Arnaud Rykner », *Le Matricule des Anges*, septembre 2013 :

« Une correspondance a ceci de particulier qu'elle permet à chacun d'inventer l'autre à sa façon, une « *forme de fraternité en miroir* ». Après avoir échangé pendant de longs mois avec un détenu, Arnaud Rykner a décidé de tirer un livre de cette expérience intime. Toute l'originalité de son approche consiste à s'intéresser au moment où le prisonnier recouvre sa liberté. Il raconte l'impossible pardon de la société, la solitude de l'ancien reclus, l'intrusion permanente du système judiciaire dans la vie du criminel, qui a pourtant payé sa dette à la société : « *Je suis devenu un fait divers. Juste un fait. Peut-être plus tout à fait un homme* ». La société justement, les amis et voisins et peut-être même le condamné lui-même sont en quête d'une explication sur un acte qui pose question. Une tentative de rationalisation balayée d'une phrase : « *Qui aurait l'intelligence de sa propre vie me paraîtrait, à moi, le vrai monstre* ». Pour sonder cette notion de justice, qui traverse l'œuvre, les deux correspondants n'hésitent pas à convoquer des auteurs emblématiques : Hugo, Zola, Flaubert et Maupassant. Très original dans sa forme, *La Belle image* renoue avec un genre littéraire délaissé, qui a fait les belles heures du XVIII^e siècle, le roman épistolaire, que l'auteur a su moderniser. Les interventions du narrateur et de son correspondant font l'impasse sur le factuel pur, insistent finalement assez peu sur les retours en arrière. En revanche, Arnaud Rykner pose les bases de l'incommunicabilité, du gouffre qui isole les êtres dans leur subjectivité. Malgré toutes les précautions de langage et les doutes, très fréquents au fil des pages, il parvient à imposer une attitude positive : « *Il m'invente, je l'invente, c'est comme ça que nous existons* ». Et propose des interprétations suffisamment audacieuses pour échapper aux simplifications « *Il y a un vrai bonheur de l'abjection. Puissance absolue de la laideur que la vraie beauté n'atteint pas toujours* ».

. Florence Bouchy, « Derrière les barreaux, mon *alter ego* », *Le Monde*, 26 septembre 2013 :

« La lettre du détenu a erré longtemps de bureau en bureau. Son auteur cherchait un universitaire pour diriger sa thèse de littérature. La missive a fini par arriver entre les mains d'Arnaud Rykner, spécialiste des œuvres de Nathalie Sarraute et de Marguerite Duras, alors directeur d'un laboratoire de recherches à l'université de Toulouse. « *Un peu interloqué* » par cette demande, intrigué par la qualité de réflexion qu'elle manifeste, sans rien laisser deviner des fragilités qui ont pu conduire son auteur à devenir un criminel, l'universitaire décide d'entamer les démarches permettant à son futur doctorant de venir le rencontrer. Si celui-ci

fini par obtenir sa permission de sortie exceptionnelle, « *cette première expérience de la justice, de ses méandres et de ses mesquineries* » suffit à Arnaud Rykner pour perdre toutes ses illusions sur le bon fonctionnement de l'institution.

Par discrétion, l'écrivain préfère ne pas donner de détails permettant d'identifier cet étudiant inhabituel, avec lequel il a noué une relation amicale à sa sortie de prison, et qu'il a accompagné jusqu'à sa soutenance de thèse. Il confirme néanmoins ce que laisse entendre *La Belle Image*, le livre issu de cette expérience « *intellectuelle et humaine* » : il s'agit d'un ancien professeur de lycée, dont la vie a basculé lorsqu'il a tenté d'étrangler sa compagne qui voulait le quitter.

En elle-même, l'expérience était déjà troublante pour l'universitaire, comme confronté à un reflet possible de lui-même. Mais ce qui l'incite à écrire ce texte est un mouvement de révolte face à « *la véritable double peine infligée à celui qui avait pourtant payé sa dette à la société* » : radié de l'éducation nationale, « *alors que ce qu'il avait fait n'avait rien à voir avec sa profession* », s'insurge l'écrivain, l'homme auquel on demandait de se réinsérer était privé de son métier, de son moyen de subsistance et de l'investissement intellectuel et émotionnel pouvant donner sens à son existence. On le sommait, résume son directeur de thèse, « *de courir le 100 mètres avec des poids aux pieds* ».

Arnaud Rykner ne se sent ni l'âme d'un « *justicier* » ni celle d'un « *chevalier* », assure-t-il. Il n'écrit pas un réquisitoire contre la justice. Il veut comprendre « *comment on peut en arriver là* », et de quelle façon la société dysfonctionne en « *ne laissant aucun moyen de s'en sortir* » à ceux qu'elle considèrera toujours comme d'anciens prisonniers. « *Au début, je voulais juste réécrire ses lettres*, explique l'universitaire, *et qu'on n'entende pas celui qui répond* », pour laisser résonner la parole de celui qui subissait l'incarcération et le noulet du casier judiciaire. Le choix de la fiction s'imposait. Par respect, d'abord, pour les acteurs du drame. Mais aussi pour avoir la possibilité de vivre, par le truchement du langage, un peu de ce qu'a vécu celui qui a été incarcéré. « *Écrire*, dit Arnaud Rykner, *c'est, pour une bonne part, essayer de se mettre à la place des autres, pour comprendre comment ils réagissent. Je dois beaucoup à cet homme.* »

Mais sur les conseils de son éditrice, Arnaud Rykner choisit finalement de recréer, dans son roman, un véritable échange épistolaire, pour que l'on sache « *ce que l'échange faisait aussi au narrateur, ce que cela bougeait en lui* ». Il réinvente les lettres de chacun, et signale les rares emprunts à la correspondance réelle en fin d'ouvrage. D'un texte sur la prison, le livre s'est déplacé vers l'analyse de « *ce que cela suscite chez un petit bourgeois dont la vie relativement protégée est plutôt heureuse et tranquille, d'être confronté à quelqu'un qui a eu un accident de parcours tel que tout s'effondre.* » Car les deux interlocuteurs font bien plus que correspondre : ils se correspondent et se découvrent l'un à travers l'autre.

Déjà auteur de six romans où il aborde, souvent sur un mode onirique (*Mon Roi et moi* Rouergue, 1999), cette même thématique de l'enfermement, mais aussi sur le mode réaliste que lui autorisait une certaine distance historique (*Le Wagon*, Rouergue, 2010), l'écrivain a pourtant eu le sentiment de « *prendre un risque* » bien plus important avec ce sujet dont tous les protagonistes sont ses contemporains, et sur lequel « *tout le monde croit avoir quelque chose à dire* ». Il a senti toute la difficulté, autant que la nécessité, de parler contre ceux « *qui voudraient [lui] imposer une certaine image de [lui], écrit-il, une belle image, qui [lui] réclament une certaine sagesse, une certaine mesure, ceux qui [l']ont connus ainsi, qui [le] veulent ainsi, propre, lisse, brillant, qui [l']aiment ainsi et ne [l']aimeront pas autrement* ».

Devenu docteur, l'ancien prisonnier a pu lire le récit qu'a tiré de leurs échanges son ancien directeur de thèse. On ne peut manquer de se demander ce qu'il a pensé de cette façon de s'approprier son histoire, et de la transfigurer. L'émotion qu'il a manifestée et « *les larmes qu'il a versées* », nous dit Arnaud Rykner, laissent penser que le « *mentir vrai* » de la fiction a bel et bien touché la vérité de cette expérience « *sans morale, sans issue* ».

. Florence Bouchy, « Dans l'impasse », *Le Monde*, 26 septembre 2013

« **I**nspirée de la correspondance réelle que l'universitaire et écrivain Arnaud Rykner a entretenue avec un prisonnier, laquelle s'est prolongée lorsque l'homme a eu fini de purger sa peine, *La Belle Image*, revendique pourtant son statut de fiction. Non seulement parce que les

lettres des deux épistoliers ont toutes été réécrites, mais surtout parce que ce sont les pouvoirs, vertus et risques de la fiction qui sont sans cesse mis à l'épreuve dans cet échange. Les deux protagonistes se livrent l'un à l'autre mais, surtout, s'imaginent, se devinent et se découvrent, dans leurs silences respectifs. « *Il m'invente, je l'invente. C'est comme ça que nous existons* », constate le narrateur.

D'une écriture tendue, non exempte de lyrisme, où sourd la colère de l'universitaire, le roman rend sensibles l'impasse dans laquelle se trouve l'ancien détenu aussi bien que la déstabilisation suscitée, chez son interlocuteur, par cette rencontre avec un possible alter ego. « Je suis chaque jour plus troublé de lire [...], dans cette dérive qui est la vôtre, ce qui aurait pu être la mienne », dit-il. La « *belle image* » du narrateur au parcours exemplaire se fissure, pour que de ce livre « *impossible à aimer* » surgisse une voix libérée de toute entrave et de tout artifice. »

. Gabrielle Napoli, « Qui me regarde ? », *La Quinzaine littéraire*, 16-30 septembre 2013, p. 8 :

« **L**a réflexion sur le langage est centrale dans l'œuvre d'Arnaud Rykner, et l'on ne s'en étonne pas lorsque l'on sait que l'auteur – dramaturge, metteur en scène et romancier – est également spécialiste de Nathalie Sarraute. Cette réflexion est mise en scène, et en fiction, dans un récit à deux voix, réflexion sur le langage et son rapport au réel, qui trouve donc un lieu éminemment propice dans cette mise en narration simple et limpide, faisant jaillir des questions complexes et secrètes.

La Belle Image se présente comme la correspondance entre deux hommes, l'un en prison et l'autre à l'extérieur. La « rencontre » a lieu lorsque le détenu contacte un professeur pour faire une thèse, projet qui semble d'abord insensé au professeur. Le point de départ est donc bel et bien là. Mais c'est plus compliqué qu'il n'y paraît. La chronologie est inversée. Le prisonnier est libéré dès le début du récit, du moins sur le papier. Cette sortie est peut-être une seconde naissance, mais elle s'effectue au forceps, pour s'extirper d'un « ventre immonde ». Il s'agit alors de penser la sortie de prison et les rapports entre l'intérieur et l'extérieur, autour desquels le récit s'organise. Qui est dedans, qui est dehors ? Peut-on véritablement sortir de prison ? C'est ce que l'expérience de l'homme devenu personnage met en question.

L'identité de l'ancien prisonnier, « l'ex-taulard » qui fait frémir dans les chaumières, et la nature de son crime se dévoilent progressivement. A la fois le même et un autre, il arbore son humanité dans chacun de ses mots, de ses doutes, de ses douleurs, comme celle qu'il éprouve lorsque son père meurt, enfermé entre quatre planches pour l'éternité alors que son fils est désormais « libre ». Il fait ainsi irruption dans la vie du professeur, bouscule ses certitudes et le renvoie à son propre enfermement. La relation qui se tisse entre les deux personnages met au jour un portrait un miroir. Celui qui est du bon côté, ou qui semble l'être, reconnaît l'indicible en l'autre, en sa souffrance et en ses actes, et c'est vraisemblablement cette étrange reconnaissance qui donne à l'ensemble de l'échange sa cohérence et sa justesse, comme en témoignent les adresses à un mystérieux tiers, ce « toi » que l'auteur « invente autant que lui ».

La réflexion sur la condition humaine se double, dans *La Belle Image*, d'une réflexion sur la création littéraire, les liens entre le monde et l'œuvre, entre la littérature et la réalité. Arnaud Rykner s'inspire, pour écrire ce livre, de faits réels. Pourtant, nous lisons bien une œuvre de fiction, l'homme devient personnage sous la plume de l'auteur, « puisque tout est toujours fiction et que rien n'est tout à fait vrai de ce que l'on peut dire ». Le langage est creusé par le soupçon, ce soupçon qui hante le narrateur (l'auteur ?) et que l'ancien prisonnier va peut-être parvenir à dissiper grâce à ses lettres échangées : « Et si, pour une

fois, je laissais faire nos mots ? Les siens du moins me parlent. Ils me parlent quand les miens me semblent faux. Ils m'ont toujours paru mentir, malgré moi, viser juste mais légèrement dévier au dernier moment, comme si ma main tremblait au moment de les abandonner, de les laisser partir. Sera-t-il celui qui m'obligera à ne plus trembler ? »

Le lecteur est averti, à la fin du récit : il ne s'agit pas d'un livre politique, d'un livre engagé, d'un pamphlet. Si la révolte est bien là, qu'il faut garder intacte, à laquelle il faut donner corps, si le dehors du langage pénètre à l'intérieur, c'est parce que le roman se doit, d'après Arnaud Rykner, de « faire rentrer le réel dans le langage, de marquer cette place du réel qui fait éclater le langage, le roman. » Sur le plan littéraire se pose aussi cette question du dedans et du dehors, qui hante l'ancien détenu comme elle hante l'auteur. Que peut le langage ? Le livre permet au moins de se dresser contre une belle image, « la belle image », celle imposée par les amis, ceux qui nous aiment, ceux qui ne savent rien de l'ombre. »

. Chris Bourge, « Miroirs déformants », *Zibeline. L'actualité culturelle en région PACA et au-delà !*, janvier 2014 (en ligne sur <http://www.journalzibeline.fr/critique/miroirs-deformants/>)

« De l'aveu de son auteur, Arnaud Rykner, ce livre s'est imposé à lui. Et ce n'était pas facile. Ce n'est pas un roman mais l'échange de deux voix, deux hommes qui ne se connaissaient pas. Le narrateur a reçu une lettre, «une bouteille à la mer», dans laquelle A., emprisonné, demande à rencontrer un directeur de thèse. Une longue correspondance s'ensuit.

Arnaud Rykner a récrit les deux voix en gardant quelques extraits de A., mentionnés en fin de livre. L'expérience de la condamnation et de l'enfermement d'un enseignant de lycée qui a eu une pulsion de meurtre passionnel le renvoie à ses interrogations sur sa propre trajectoire. Qu'est-ce qui fait qu'à un moment tout bascule et que les murs de la prison ne s'écroulent pas, même après la libération ? Car A. subit une double peine, il est radié de l'Éducation Nationale. On ne sait pas ce qu'il deviendra après cette sorte de mort légale. En revanche la libération marque le désengagement du narrateur qui part à la dérive quittant sans explication sa femme, son domicile, après avoir envoyé une lettre d'insulte à sa hiérarchie. La relation de ces deux hommes se passe comme en un jeu de miroirs déformants où l'image et son reflet s'échangent. Le narrateur s'évade, mais sera-t-il libéré de ses fantômes ? *La belle image* rayée laisse la place au vide. Et nous suivons ce récit, le souffle court. »

Radio :

- « *Lire à 2 voix* », Fréquence Protestante, entretien avec Guylène Dubois, le 10 septembre 2013, 41 mn.

- « *Du jour au lendemain* », France-Culture, entretien avec Alain Veinstein, 27 septembre 2013, 31 mn.

- « *Un autre jour est possible* », France-Culture, entretien avec Tewfik Hakem, 14 octobre 2013, 12 mn.

Internet :

. Encres vagabondes, Sylvie Legendre-Torcolacci, 12 sept. 2013 (<http://www.encres-vagabondes.com/magazine2/rykner3.htm>)

« La voix du narrateur s'élève, tantôt forte tantôt angoissée : c'est celle d'un homme qui est révolté, par ce qui arrive à son destinataire avec qui il correspond. Dans cet échange, où même les silences sont éloquents, le narrateur s'adresse à un homme intelligent et cultivé qui a été condamné, détenu et libéré après avoir purgé sa peine mais pour qui vivre hors de la prison est une épreuve plus insupportable même que celle de l'incarcération. En effet, même si celui-ci a payé pour ses actes, il est poursuivi par son passé et son réapprentissage de la liberté est douloureux et très difficile. Impossible peut-être. On découvrira certes l'itinéraire de cet homme, qui reste anonyme, mais entre les échanges épistolaires, se glisse l'analyse du narrateur : réflexion sur autrui, sur la société, sur lui-même. Ainsi, chacun de deux hommes va-t-il se livrer, s'interroger ou interroger dans une dignité et un respect de l'autre remarquables :

Vous n'êtes pas pour moi un animal curieux, mais un reflet troublant. Vous éveillez en moi une crainte confuse, des grouillements obscurs. Vous donnez corps à mon angoisse, la justifiez.

Ce récit épistolaire va bien au-delà des clichés faciles sur l'incarcération ou sur le retour à la liberté d'un détenu, il analyse avec beaucoup d'humanité les angoisses qui sont peut-être aussi les nôtres, celles de tout individu, les élans ou les craintes, intimes ou inavouées, qui nous emprisonnent et qui font que nous ne pouvons nous libérer de nous-mêmes. On le constate, le thème de l'incarcération intime et sociale est aussi au cœur de ces échanges épistolaires.

Arnaud Rykner s'inspire, en partie semble-t-il, d'une expérience qu'il a réellement vécue en entretenant une correspondance avec un prisonnier. *J'ai voulu prendre la place de celui-là en particulier, dont j'ai réinventé l'histoire, voir si j'en étais capable*, confie l'auteur dans la postface. *Je n'en étais pas capable. On n'écrit pas les livres qu'on veut. On essaie d'écrire, on essaie de vivre. C'est déjà bien assez.*

Comme dans *Le wagon*, publié en 2010, le narrateur joue du réel et de la fiction et fait le choix d'une écriture épurée mais dense. *La belle image* est un texte très profond, remarquablement écrit, qui nous interpelle tous car sont abordées des situations humaines auxquelles nous sommes tous susceptibles d'être confrontés. »

. « Correspondances », Sarah Devoucoux, parution.com, 2 décembre 2013 (<http://www.parutions.com/index.php?pid=1&rid=1&srid=449&ida=16161>)

C'est d'abord cela, *La Belle image* : une histoire de correspondance, celle qu'entretiennent deux hommes que tout semble opposer. L'un vient de sortir de prison et poursuit avec l'autre, un universitaire reconnu, l'échange épistolaire engagé, alors même qu'il se trouvait encore derrière les barreaux, pour lui demander de diriger sa thèse de littérature. Mais, si cette correspondance est la plus évidente, c'est loin d'être la seule à les relier ! Car, au fil des pages, à travers l'écho entre les chapitres, de manière croissante, les deux *je* se rapprochent, dans le même questionnement existentiel, jusqu'à, parfois, se confondre : « *Je suis dans sa prison. Ou lui dans la mienne* » (p.131), « *Son père est mort. Les pères finissent toujours par mourir [...] Et pourquoi pas les mères ? A-t-il senti l'angoisse qui m'étreint depuis quelques mois de voir mourir la mienne ? A-t-il entendu le cri muet que la maladie de son père à lui me faisait pousser à moi ? En quoi correspondons-nous lui et moi ?* » (p.73).

C'est vraisemblablement dans le rapport de chaque homme aux passions et dans les « *fractures vertigineuses de l'existence* » (p.69) auxquelles celles-ci conduisent qu'il faut chercher la réponse à une telle interrogation : tout être, en proie à ses tourments intimes, peut passer à l'acte, dans certaines circonstances. Combien, dès lors, est tenue la frontière entre le criminel et celui qui ne l'est pas – ou pas encore : « *Vous n'êtes pas pour moi un animal curieux, mais un reflet troublant* » (p.98), « *Ne voyez dans mon silence ni jugement ni condamnation, mais seulement un grand trouble. Trouble de voir se dessiner dans vos lignes comme un autre moi-même, un qui aurait vécu réellement, tout ce qui, la nuit, m'assaille au long des veilles. J'aperçois dans ce miroir obscur de vos propres mots la silhouette de cet enfermé que je suis, pour d'autres raisons, d'une autre manière, dans une autre cellule, même si vous êtes sorti physiquement de la vôtre* » (p.56).

«*Un autre moi-même*» : c'est ainsi que l'universitaire perçoit son *alter ego* qui, lui aussi, a enseigné et transmis, avant de connaître l'univers carcéral. C'est précisément de ce sentiment d'appartenance à la même communauté de destins – celle de l'humanité tout entière – que naissent l'empathie autant que l'identification à cette figure presque gémellaire. Elles rendent d'autant plus insoutenable la «*double peine*» subie par celui qui, même libre, reste pour toujours un prisonnier privé de sa dignité : «*Au dehors, c'est peut-être pire qu'au-dedans. Comment pouvais-je comprendre que dehors n'existerait plus pour moi ? Comment pourrais-je nommer ce dedans dont je ne peux m'échapper ?*» (p.31).

«*Né d'une révolte*» (p.140), *La Belle image* dresse un réquisitoire implacable contre une institution qui détruit la pensée : «*Mais comment vous dire l'indigence dans laquelle nous baignions ? Des revues médiocres, peu ou pas de littérature – quelques classiques, et pas des meilleurs, des policiers usés jusqu'à la corde (un comble, dans une prison), parfois des essais sur un peu tout, avec presque rien dedans. Un condensé de tout ce contre quoi je défendais mes élèves, ce que je leur enseignais à fuir*» (p.40). Mais, au-delà, c'est la société elle-même qui est coupable de son incapacité à réintégrer en son sein celles et ceux qui ont payé leur dette et – terrible ironie – l'École elle-même, dont le «devoir» est pourtant «*d'apprendre aux autres ce qu'est la justice, et qu'un même crime ne peut être puni deux fois*» (p.87).

Inspiré d'une «*histoire vraie*» (p.140), ce roman présente, dans son style, une forme de naïveté, voire d'exaltation, qui n'échappe souvent ni aux clichés ni à la facilité : «*mon histoire d'hier est ce qui fait ma force d'aujourd'hui*» (p.6), «*Tu avais raison. Mais tu avais tort*» (p.122). Cependant, le lecteur peut difficilement ne pas être touché par le pari littéraire qui sous-tend *La Belle image*, celui, précisément, de «*tout déchirer*» : «*Je ne veux plus laisser de belle image*» (p.132), terme qui ne cesse de revenir sous la plume de l'auteur. Dans cette expérience de ses propres limites, vécue jusqu'à son paroxysme, telle est l'ambition de ce dernier : «*ne pas [se] payer de mots*» (p.56) et s'affranchir du carcan des apparences pour faire véritablement œuvre de sincérité.

Sans doute parvient-il en cela à nous dire que, malgré tout, seul le langage permet la liberté, celle de rencontrer autrui et, peut-être, de faire entendre sa parole et sa voix.

«*La prison impossible*», Frédéric Fiolof, *La Marche aux pages*, 15 décembre 2013 (<http://la-marche-aux-pages.blogspot.fr/2013/12/la-prison-impossible.html>)

La belle image est l'histoire d'un livre qui n'a pas eu lieu. Un livre qui a grincé sur ses gonds avant de ne pas réussir à s'ouvrir. L'histoire d'une histoire qui n'a pas trouvé à s'écrire comme il aurait pu se faire qu'elle le fût. Pour écrire le livre de cette non-histoire, Arnaud Rykner s'est librement inspiré de la correspondance qu'il avait entretenue avec un homme incarcéré. Bien sûr, il y est question de la prison – et plus encore de celle qui demeure en vous lorsque vous en sortez -, notamment dans les courriers que le personnage adresse au narrateur. Mais ce roman, puisque c'en est un toutefois, ne vise pas tant à témoigner de l'univers carcéral, qu'à interroger notre rapport à l'autre, et le rapport de la littérature au réel. Deux voies sans issue, semble-t-il, autour desquelles il faut pourtant bien composer. Il y a, derrière *La belle image*, l'histoire d'un homme (l'auteur) qui a correspondu avec un autre (le détenu). L'auteur réinvente cette correspondance, se transposant en un narrateur qui voudrait en «faire une histoire». Une histoire impossible et que nous ne lirons pas. Mais ce que nous lirons est un livre touchant et courageux qui parle au cœur même de son inachèvement.

Le narrateur de *La belle image*, qui apparaît longtemps comme un double possible de Rykner lui-même, est entré dans un échange épistolaire qui lui est pour ainsi dire «*tombé dessus*». Une lettre adressée à un anonyme «*à qui de droit*», et qui, après bien des détours administratifs, a atterri dans sa boîte à lettres. Cette lettre avait été écrite par un détenu cherchant un directeur de thèse pour son travail de recherche en littérature. Le récipiendaire du courrier a accepté et lui a répondu. S'en est alors suivi une série d'échanges dans laquelle le lecteur s'embarque en cours de route.

Lorsque s'ouvre le roman et la première lettre que nous lisons, le détenu est redevenu un homme «*théoriquement*» libre. Tout commence par sa sortie de prison. Une libération sur le papier, puisque le plein retour à la vie d'avant va s'avérer progressivement inimaginable. Il éprouve plutôt le sentiment d'avoir été «*extirpé au forceps*». Personne ne l'attend à l'extérieur et il doit tout réapprendre. Il lui faut également exercer un métier qui n'est pas le sien, «*un*

métier en attendant». Et vivre aussi avec l'image indélébile de lui-même qui s'est définitivement imprimée sur la rétine des autres. Car dans les yeux des autres, un homme qui est passé par la case prison n'a jamais tout à fait payé sa dette. Il lui faut la régurgiter encore et encore.

«Au dehors, c'est peut-être pire qu'au-dedans. Comment pouvais-je comprendre que dehors n'existerait plus pour moi ? Comment pourrais-je nommer ce dedans dont je ne peux m'échapper.»

Le prisonnier libéré se découvre soudain retenu dans le carcan intérieur de son ancienne cellule. Il n'est jamais totalement ici, une part de lui-même est restée dans ce *«là-bas»* où *«tout est petit»*.

Sur un certain versant du roman d'Arnaud Rykner c'est donc cette fausse sortie que l'on suit pas à pas, à travers les quelques lettres qu'écrit encore le «libéré conditionnel». C'est l'histoire d'une *«double peine»*. La prison qui est passée dedans, l'impression pour cet homme d'avoir toujours et encore à se faire pardonner et toutes les voies de sortie qui se transforment peu à peu en voies sans issue. Une histoire commune, somme toute, qui ne peut que nous inviter à interroger le grippage programmé des rouages mis en œuvre dans notre société.

Peut-être y avait-il là de quoi composer un témoignage de plus sur la prison et la difficile voire impossible réintégration qu'elle réserve à ceux qu'elle prétend justement réinsérer. Mais ces témoignages ne manquent pas et on en trouvera sans doute de plus riches et de plus détaillés.

Car ici, c'est autre chose qui est en jeu, à lire du côté, cette fois, de l'homme libre avec lequel s'instaure le dialogue. Ce correspondant s'interroge quant à lui sur le sens même de cette relation, sur les motifs qui l'ont poussé à accepter de s'y engager :

«Comment démêler ce qui, dans son histoire m'attire, me retient ? Vrai sentiment de fraternité ? Excitation piteuse du bourgeois rangé face à la transgression malheureuse ?»

Il se demande ce qui lui est possible de faire de cette relation, lui qui n'est pas de l'autre côté. Quelque chose de fragile se met en place, un fil ténu qui pourrait à tout moment se rompre et dont le narrateur ne comprend pas où il va le mener...

«Qu'avons-nous de commun, de part et d'autre de ce mur ?»

Sur cette partition-là, on lit autre chose qu'une histoire. Plutôt un déploiement croissant du doute, un doute qui compromet l'adéquation complète du livre à son objet. Le roman est déséquilibré, et n'est épistolaire, pour ainsi dire, que du côté du «prisonnier». Dans les parties où l'homme libre prend la parole, la gamme est plus étendue et plus déstructurée. On lit parfois des extraits des lettres qu'il lui adresse, mais également les questions qu'il se pose à lui-même. Et bientôt un autre destinataire va émerger, un *«tu»* qui pourrait bien être le lecteur pris à parti.

Si le narrateur relève qu' *«il y a une poésie atroce dans la langue judiciaire. Une poésie atroce (...), une cruauté proprement merveilleuse, du déni le plus absolu du réel»*, on sent que, dans un autre ordre d'idée, la langue littéraire échoue également à ses yeux à rendre compte de manière satisfaisante du réel.

Dans la seconde partie du roman, c'est d'une certaine manière cet échec-là qui est mis en scène. Le narrateur avait décidé d'écrire une histoire, il avait pour cela obtenu l'accord de son correspondant. Mais cette histoire n'aura pas lieu. On assiste alors à un décrochage. L'écrivain potentiel, comme gagné par les béances de cette relation *«gratuite»* et irrécupérable, se métamorphose à son tour en personnage à la dérive. Il prend sa voiture et part, se réfugie dans la solitude et l'abandon. Pas de livre, donc, et pas d'histoire, si ce n'est celle d'une impossibilité : l'impossibilité de transformer en *«belle image»* ce que nos yeux ne parviennent à observer qu'à travers un miroir plus épais qu'une porte de prison.

Dans ce roman fragile, chevillé, suturé de toutes parts – et qui s'assume comme tel, on sent passer un vent de révolte. Révolte contre une institution qui «vomit les hommes» (1) et contre les subterfuges d'une littérature qui aurait trouvé la voie de l'apaisement. L'indignation ne se paie pas de mots et, comme Rykner nous le rappelle dans sa postface (qu'il présente presque comme un dernier pansement à son livre), il faut accepter de marcher avec l'écriture, comme on marche avec l'existence.

«On n'écrit pas les livres qu'on veut, pas plus qu'on ne vit la vie qu'on veut. On essaie d'écrire, on essaie de vivre. C'est déjà bien assez.»

Douter de la littérature mais sans s'en dédouaner. Et écrire une littérature qui doute. Peut-être est-ce là le moyen qu'Arnaud Rykner a trouvé pour se maintenir dans «*une réalité bien présente, un ici, un maintenant, dans la proximité*». Sa façon à lui de tenir la barre face à tout ce qui voudrait nous faire rendre gorge. Les mots du début auraient tout aussi bien pu être ceux de la fin : «*je veux garder ma colère intacte.* »

(1) Expression que Lévi-Strauss utilise dans *Tristes Tropiques*, pour rendre la vision que certains groupes anthropophages d'Amazonie (mais qui ignorent le système carcéral) auraient sûrement de "notre" institution. Une sorte de cannibalisme inversé...

. « La belle image iconoclaste », Anne Bert, *Le Salon littéraire*, 3 janvier 2014 (<http://salon-litteraire.com/fr/arnaud-rykner/review/1858659-la-belle-image-iconoclaste>)

Arnaud Rykner ne sait pas mettre de mots précis sur ce qui secoue les consciences, c'est le propos du livre mais ce texte, par contre sait dire la peur, le non sens, le cheminement de la colère jusqu'aux aux frontières de la folie, cette folie nécessaire pour sortir de l'acceptation de l'inacceptable.

C'est un livre qui louvoie sur le parcours d'une colère qui sourd dans le cœur et l'esprit de deux hommes qui font un bout de chemin ensemble par lettres interposées.

L'un sort de prison, l'autre est son correspondant pour des raisons qui doivent tout au hasard, le prisonnier qui est prof cherchait durant sa détention un directeur de thèse littéraire, le narrateur s'est retrouvé par hasard avec sa lettre entre les mains, il y donne suite et les deux hommes, pour d'autres raisons obscures qu'ils cherchent à identifier, ne se lâchent plus lorsque la libération arrive.

La correspondance se poursuit. Une correspondance ambiguë, au-delà de sa définition épistolaire. Ils se correspondent...mais comment, pourquoi, où est la vérité dans cette paire constituée et y en a-t-il seulement une ?

La libération n'en est pas une. Un prisonnier reste marqué à vie du sceau de l'infamie, il paie sa dette envers la société mais celle-ci, lorsqu'elle lui ouvre les grilles veut qu'il reste encore hors de la vie. Les deux hommes attendent la décision de la commission disciplinaire du rectorat pour savoir s'il sera radié ou pas du corps professoral ; c'est l'unité de temps du texte, cette attente. Les coefficients multiplicateurs de la peine purgée n'en finissent pas de grandir et pourtant la loi l'interdit.

On ne sait lequel soutient l'autre, lequel est détenu. Il y a des enfermements intérieurs. Le narrateur ne veut pas s'indigner sur le sort réservé à cet homme parce que l'indignation c'est juste flateur, rassurant, *[je ne veux pas m'indigner pour m'admirer de m'indigner. Pour me flatter de n'être pas tout à fait mauvais, pas tout à fait insensible, au bourreau comme à la victime.]* p. 27. Il n'est pas un bon samaritain, loin de là, il y a une juste résonance en lui, et il veut aller jusqu'au bout de ce qui s'est mis en marche.

Dans leurs courriers, les protagonistes esquissent leurs troubles, leurs émotions, leurs espoirs mais toujours sur le mode interrogatif, ils se questionnent en donnant au silence le prix des mots censés donner réponse.

Le prisonnier, à sa libération, accompagne son père mourant. La relation de silence entre le père toujours aimant et le fils est faite de quelques mots et pourtant tout est dit, si riche, si fort. Le taulard (il sera toujours un ex quelque chose, un ex taulard, un ex prof, il ne fait plus partie du monde présent) réalise que la carapace qu'il s'est construite pour résister à l'enfermement et à ses dangers ne lui sert à rien dehors, au contraire, le dessert même. L'homme libéré est un papillon qui se cogne contre les murs alors que les portes sont ouvertes. Ce n'est pas lui qui veut cela, c'est la société, les gens qu'il rencontre, malgré leurs tentatives d'être gentils du bout des lèvres.

Le narrateur ne sait pas trop pourquoi il répond encore aux lettres de cet homme libéré, sinon parce qu'il veut l'aider à résister au rouleau compresseur de la destruction de l'homme par l'administration. Ça va au-delà de ça. L'homme l'a ébranlé, bousculé dans ses certitudes, c'était peut-être la voix qu'il attendait pour se mettre en marche. *[Est-ce moi qui crie à l'aide à travers lui ?]* p. 35. Il espère ne pas faire partie des voyeurs, des badauds fascinés par malheur des autres, il vomit la *compassion nombriliste*.

Il va en faire un livre, il lui dit d'écrire encore, d'écrire toujours. Les lettres que l'homme lui envoie creusent en lui jusqu'à déterrer ce qui le terrifie depuis toujours, la peur débusquée, il doit en faire quelque chose, alors il en fait de la colère et cette colère monte comme de la levure de boulanger dans une bonne pâte, ça gonfle et ça déborde du moule. Justement le moule...

En note liminaire du livre, le narrateur dit :

J'ai longtemps vécu dans la peur, une peur incertaine, impossible à combattre, parce que sans lieu, sans forme, sans visage.....

Et je me dis que je l'ai trouvée - et que du coup je n'ai plus peur.

A la peur a succédé la colère

J'ai donné un corps à ma révolte.

Je ne veux plus accepter, plus me résigner. Je veux garder ma colère intacte.

La belle image ne laissera personne indifférent, ce livre dérangeant restera en mémoire de certains et sera détesté par d'autres.

Egalement :

http://www.vaux-livres.fr/aff_oneliv.php3?num=1363

<http://fr.feedbooks.com/interview/244/> (interview par Bernard Strainchamps, 21 septembre 2013)

<http://www.pagedeslibraires.fr/livre-4033/la-belle-image.html>

<http://latetedanslabibliotheque.wordpress.com/>

http://www.librairiehonore.fr/librairie/index.php?option=com_content&view=category&layout=blog&id=31&Itemid=18

<http://fibromaman.blogspot.fr/2013/09/arnaud-rykner-la-belle-image.html>

<http://cook-and-book-my-paradise.blogspot.fr/2013/11/la-belle-image-de-arnaud-rykner.html>

<http://www.babelio.com/livres/Rykner-La-belle-image/523891>

<http://lesamisdugraindesmots.over-blog.com/2013/12/la-belle-image.html>